

Sujet: Mustapha Kémal, de la Première Guerre mondiale à sa mort

En 1918, l'Empire ottoman, vaincu, semble condamné à disparaître, qualifié déjà depuis plusieurs décennies « d'homme malade de l'Europe ». Pourtant, de ses ruines surgit un homme: Mustapha Kémal, qui parvient à transformer l'humiliation en victoire nationale et à fonder un État sur des bases radicalement nouvelles. Il sera surnommé «Atatürk», le père des turcs.

Comment Mustapha Kémal, du militaire patriote au chef d'Etat, a-t-il permis la fondation d'une Turquie indépendante et modernisée ?

Dans une première partie, nous nous intéresserons à l'Allemagne, cet allié fatal et l'éveil d'un chef militaire; puis, à l'homme qui fit naître une nation. Enfin, nous terminerons par les réformes kémalistes et leur impact jusqu'en 1938.

À la veille de 1914, l'Empire ottoman, affaibli, est en pleine crise. Il a perdu presque toutes ses possessions européennes lors des guerres balkaniques (1912-1913), ce qui a provoqué l'arrivée massive de réfugiés en Anatolie et accentué les tensions internes. Au pouvoir depuis la révolution jeune-turque de 1908, le Comité Union et Progrès (CUP) cherche à restaurer la puissance impériale par des réformes et par une diplomatie active. Mais ses dirigeants Enver Pacha, ministre de la guerre, Talat Pacha, ministre de l'intérieur et Jemal Pacha, ministre de la marine, redoutent l'expansionnisme russe et craignent un nouveau démembrement. Dans ce contexte, rester neutre en 1914 semble difficile : le conflit européen apparaît aussi comme une occasion de regagner du prestige et de préserver l'intégrité territoriale. C'est Enver Pacha qui est le plus déterminé pour une alliance avec l'Allemagne. Séduit par la puissance militaire prussienne et convaincu que Berlin l'emporterait rapidement, il signe en août 1914 un traité secret d'alliance. Le 29 octobre 1914, sous l'impulsion d'Enver Pacha et de l'amiral allemand Souchon, la flotte ottomane bombarde les ports russes d'Odessa et de Sébastopol. Ce raid entraîne la riposte de la Russie, puis de la Grande-Bretagne et de la France, qui déclarent la guerre à l'Empire. Ainsi, l'Empire Ottoman entre dans la Première Guerre mondiale par le choix d'un petit cercle dirigeant, sans véritable consensus national, et sans préparation économique ni militaire suffisante. Cette décision engage l'Empire sur plusieurs fronts à la fois, et s'avérera lourde de conséquences : si l'alliance avec l'Allemagne devait sauver l'État, elle contribue en réalité à précipiter son effondrement.

Une fois entrée en guerre, la «Sublime Porte» se retrouve engagée sur plusieurs fronts à la fois, ce qui épuise rapidement ses ressources humaines et matérielles. Sous l'impulsion d'Enver Pacha, l'armée ottomane tente de reprendre l'initiative contre la Russie. L'objectif est de contrôler le Caucase et de couper les communications russes. Mais la bataille de Sarikamish (décembre 1914 à janvier 1915) tourne au désastre : mal préparée, mal équipée pour l'hiver, l'armée ottomane subit de lourdes pertes. On estime que près de 80 000 soldats ottomans meurent, non seulement au combat mais aussi de froid et de faim. Cette défaite fragilise le front caucasien pour toute la suite de la guerre. Elle nourrit également la suspicion du pouvoir jeune-turc envers les Arméniens de l'Empire, accusés de collusion avec les Russes, ce qui participe au déclenchement du génocide arménien de 1915. Le front des Dardanelles est sans doute le plus décisif. En 1915, la Triple Entente (Britanniques, Français, et contingents australiens et néo-zélandais) tentent de forcer le détroit des Dardanelles afin de prendre Constantinople, couper l'Empire ottoman en deux et rétablir une liaison avec la Russie. Après un bombardement naval infructueux, un débarquement a lieu sur la péninsule de Gallipoli en avril 1915. Les Ottomans, sous la direction d'un colonel encore peu connu, Mustapha Kémal, opposent une résistance acharnée. Sa célèbre consigne aux soldats, « Je ne vous ordonne pas de combattre mais de mourir », illustre la détermination de ses troupes. Grâce à son sens stratégique et à l'héroïsme des combattants, l'Empire réussit à repousser les ennemis. Cette victoire, rare dans une guerre marquée par les défaites ottomanes, a une importance capitale : elle sauve provisoirement Constantinople et détermine Mustapha Kémal à prendre en main le destin national.

Né en 1881 à Salonique, en Grèce, dans une famille de fonctionnaires, Mustapha Kemal s'est

engagé jeune dans l'armée, qui réunit à l'époque l'élite de l'Empire. Très influencé par l'Occident, celle-ci se présente comme une avant garde moderniste et démocratique dans un Etat traditionnel et autoritaire. Capitaine, Mustapha Kemal rejoint le CUP et participe, en 1908 à la révolution des Jeunes-Turcs. A l'aube du XXe siècle, il est convaincu que l'empire est à la croisée de 2 mondes: l'ancien et le nouveau. «Ancien» voulant dire traditionnel et religieux, tandis que « nouveau » signifie « européen et séculier » résume l'historien turc Sükrü Hanioglu dans son livre Atatürk (2016). Mustapha Kemal aime se battre et gagner, il sera d'ailleurs surnommé plus tard le gazi (le victorieux) avant d'être appelé Atatürk (le père des turcs). Face au viel impérialisme, Kemal va incarner le seul rêve possible: celui d'un nationalisme tout neuf, bien vivant sur la terre turc. La campagne des Dardanelles, constitue un tournant non seulement pour l'Empire ottoman mais aussi pour sa carrière. Mustapha Kemal sort auréolé de gloire. À Gallipoli, il n'a pas seulement montré ses qualités de stratège et de meneur d'hommes : il a incarné l'idée qu'un officier ottoman pouvait tenir tête aux puissances occidentales. Dans une population accablée par les défaites, il devient un héros national. Sa réputation dépasse désormais le cadre militaire : elle lui confère une légitimité morale et politique.

Ensuite, Mustapha Kemal fut l'homme qui donna naissance à une nation. A l'automne 1918, l'Empire Ottoman, allié à la Triple alliance, capitule avec l'Armistice de Moudros signée avec la Grande-Bretagne le 30 octobre. Vaincus, l'armée doit être démobilisée, les détroits sont ouverts à la Triple Entente, et les provinces arabes passent sous leur contrôle. Constantinople est occupée par les forces britanniques et françaises. L'autorité du sultan Mehmed VI se retrouve sous tutelle étrangère. Amputé de ses dernières possessions dans les Balkans, devenues indépendantes, et de ses provinces arabes, placées sous mandats français et anglais, l'empire doit faire face à une forte contestation intérieure. L'occupation du pays par les forces alliées qui contrôlent jusqu'à la capitale, Constantinople, a provoqué dans l'opinion publique un sursaut nationaliste en faveur du CUP, le principal parti d'opposition au gouvernement conservateur issu de la guerre. Après ses succès militaires à Gallipoli puis sur le front du Caucase et en Syrie, Mustapha Kemal a acquis une réputation solide dans l'armée et auprès de l'opinion publique. Dans ce contexte, Kemal, auréolé de son prestige mais perçu comme trop indépendant, devient un personnage encombrant pour le pouvoir impérial. On choisit de l'éloigner en lui confiant une mission a priori secondaire : inspecteur général de la 9^e armée en Anatolie, basé à Samsun, sur la mer Noire, en mai 1919. Officiellement, sa mission consiste à y maintenir l'ordre, surveiller les populations minoritaires (Arméniens, Grecs) et faire respecter les clauses de désarmement imposées par la Triple Entente. Mais cette mise à l'écart se retourne rapidement contre ses auteurs. Car en Anatolie, loin de l'occupation alliée de Constantinople, Kemal découvre un territoire encore relativement intact, où l'autorité du sultan est affaiblie et où une résistance locale commence à s'organiser. Sa présence en Anatolie lui donne un ancrage géographique et politique décisif : c'est à partir de Samsun qu'il amorce le mouvement de résistance nationale. Ainsi, ce qui devait être un exil déguisé se transforme en opportunité historique : Kemal, héros militaire marginalisé, trouve en Anatolie la base qui lui permettra de lancer son projet de libération nationale.

Installé en Anatolie, Mustapha Kemal s'éloigne rapidement de la mission officielle qui lui avait été confiée. Alors que le sultan Mehmed VI adopte une politique de soumission à la Triple Entente pour tenter de préserver la monarchie, Kemal refuse cette logique d'abandon. L'occupation de Constantinople par les troupes britanniques et surtout le débarquement grec à Smyrne en mai 1919 apparaissent à ses yeux comme une menace mortelle pour l'intégrité territoriale et la souveraineté du pays. En Anatolie, la situation est chaotique: l'armée est exsangue, des déserteurs ont constitués des bandes de brigands et le peuple, épuisé par 4 années de conflits (qui a fait plus de 300 000 morts) est démotivé. Atatürk, contrevenant aux ordres du sultan, prend la tête de la résistance. Le 4 septembre, il défie à nouveau le pouvoir central en réunissant un congrès national à Sivas (ville d'Anatolie centrale), en affirmant que la souveraineté appartient au peuple et non au sultan. Alors que le gouvernement impérial se trouve de plus en plus sous la coupe des Britanniques qui

contrôlent jusqu'au Parlement, Mustapha Kemal convoque à Ankara, le 23 avril 1920, une « Grande Assemblée nationale de Turquie ». Elu à la tête d'un Conseil des ministres provisoire, Kemal obtient également la présidence de la nouvelle assemblée. Déjà commandant en chef de l'armée dissidente, il réunit donc entre ses mains les trois principaux pouvoirs : l'exécutif, le législatif et le militaire. Mais les Alliés imposent le traité de Sèvres, signé en août 1920, c'est le démantèlement de l'Empire ottoman vaincu.

Rejetant ce traité « honteux », Mustapha Kemal se prépare à la guerre d'indépendance. Il réorganise ses troupes, et fait piller par ses partisans les stocks d'armes confisqués par les Britanniques. Pour des raisons tactiques, ce militaire laïque s'affiche comme le défenseur du califat. Et, pour asseoir son autorité vis-à-vis du sultan, il met en place les « tribunaux de l'indépendance », des cours de justice expéditives chargées de neutraliser toute velléité d'opposition. Cette terreur et ces purges ne sont pas sans rappeler celles de la Révolution française de 1789, qui reste son modèle politique historique. La pression des Grecs, qui rêvent de restaurer une « grande Grèce » sur les débris de l'Empire s'accroît. Déjà maîtres d'Izmir depuis la fin de la Première Guerre, ils ont envahi de larges territoires en Anatolie et en Tharce. Le 4 août 1921, Mustapha Kemal, en dépit des réserves de certains députés de la Grande Assemblée nationale de Turquie qui redoutent l'émergence d'un régime dictatorial, se fait octroyer les pleins pouvoirs et rejoint l'armée positionnée au nord-est du fleuve Sakarya. Quelques jours plus tard, les Grecs lancent une attaque massive sur Ankara. Les troupes turques, parviennent à les repousser. De retour à Ankara, Mustapha Kemal est accueilli en héros. Les députés le font maréchal et lui octroient, pour la 2^e fois, le titre honorifique de Gazi. La menace grecque n'est pas écartée pour autant. Durant 1an, les deux armées vont camper sur leurs positions. L'affrontement décisif a lieu le 26 août 1922: Mustapha Kemal enfonce les lignes grecques et gagne Izmir où il entre en vainqueur le 9 septembre. L'Armistice est signée le 11 octobre. Les Grecs abandonnent l'Anatolie et la Tharce. La victoire de Kemal face aux vainqueurs de la Grande Guerre est totale. Le Parlement vote l'abolition du sultanat. Le 17 novembre 1922, Mehmed VI quitte la Turquie à bord d'un navire de guerre britannique qui l'emmène en exil à Malte.

Enfin, les réformes kémalistes ont eu un impact jusqu'en 1938. Le traité de Lausanne du 24 juillet 1923, qui efface le « honteux » traité de Sèvres, se traduit par une tragédie humanitaire : 1,5 million de Grecs, dont les biens ont été confisqués, sont expulsés d'Anatolie, tandis que 500 000 Turcs de Macédoine sont contraints de faire le chemin inverse, dans des conditions aussi difficiles. Le 23 octobre, la nouvelle assemblée proclame la République. Le Gazi en devient le premier président. Délaissant Constantinople, le nouveau président choisit Ankara comme capitale du nouvel Etat. Tout un symbole. Il peut se consacrer à la réalisation de son vieux rêve : faire de la Turquie une puissance moderne, laïque et résolument tournée vers l'Europe. Ainsi, les fonctionnaires doivent abandonner le fez traditionnel et le remplacer par un chapeau. Pourtant, si Mustafa Kemal a supprimé le califat dès 1924, il lui faut encore ménager l'islam auquel une majorité du peuple turc reste très attachée. Il doit également tenir compte d'une opposition, certes minoritaire, mais dans laquelle se retrouvent quelques figures populaires de la guerre d'indépendance. En juillet 1926, un attentat manqué contre sa personne, lors d'une visite officielle à Izmir, lui offre l'occasion de faire taire les dernières voix dissidentes. Des généraux sont dégradés, des députés condamnés à l'indignité nationale et plusieurs officiers pendus. « Les révolutions qui se font par le sang sont les plus solides », déclare-t-il pour justifier son intransigeance. Il prononce le 15 octobre, devant le congrès du Parti républicain du peuple, un discours: le Nutuk (le Discours), dans lequel il donne sa propre version de la guerre d'indépendance et sa vision d'une Turquie moderne. « Salué comme le « livre sacré » des Turcs par la presse, traduit immédiatement en allemand, anglais et français, le Nutuk devient aussitôt la seule interprétation autorisée de l'histoire récente du pays », écrit Hamit Bozarslan. Dans la foulée, Mustafa Kemal interdit les prières au Parlement et l'appel à la prière des muezzins dans les mosquées. Les madrassa, (écoles coraniques) sont fermées, les confréries religieuses dissoutes, la charia (loi islamique) abolie. Le dimanche remplace le vendredi, jour de la grande prière pour les musulmans, comme jour férié. La Turquie

adopte le calendrier grégorien et les notions d'avant et après Jésus-Christ. Enfin, l'alphabet ottoman traditionnel, d'origine arabo-persane, est remplacé par un alphabet latin modifié par Kemal lui-même. Fustigeant l'islam conservateur comme « religion arabe », donc étrangère, Mustafa Kemal impose une traduction turque du Coran. Et c'est également l'usage de la langue turque qui devient obligatoire pour les prières rituelles, ce qui provoque l'hostilité des oulémas, (docteurs de la foi) et des musulmans traditionalistes. En 1926, Mustafa Kemal s'inspire du code civil suisse pour séculariser le droit privé, abolir les pratiques islamistes traditionnelles, comme la polygamie, et renforcer les droits des femmes. Afin d'attirer les investissements étrangers, Mustafa Kemal crée La Banque d'affaires (Is Bankasi) et lance des grands travaux, tel le réseau de chemin de fer national. En ce qui concerne la Constitution, cet admirateur de Napoléon reste fidèle au modèle français et à l'idéologie scientiste et laïque de la Troisième République. « Il y avait autre chose de français chez Mr Kemal, c'était son allure, son élégance, ses tailleurs, ses chapeau étaient d'inspiration française » ajoute Alexandre Jévakhov dans sa biographie Kemal Atatürk, père fondateur de la Turquie, 2016.

Au début des années 1930, Mustafa Kemal, réélu à la présidence de la République, est à l'apogée de sa puissance. Installé dans un palais moderne à Ankara, il continue de vivre en militaire, entouré d'officiers. L'échec de son mariage avec Latif Ussaki, fille de riches négociants d'Izmir, dont il a divorcé en 1925 après deux ans et demi de vie commune sans avoir d'enfant, l'a rendu à ses premières passions de soldat : les femmes, le raki, (cet alcool anisé qu'il appelle le « lait de lion »), et les soirées consacrées à refaire le monde. Dans ses écrits, il développe l'idée de « turcité », la nouvelle religion de l'Etat dont il se considère comme le prophète. Pour propager ses réformes jusqu'au cœur du pays, il crée les Halkeuleri (maisons du peuple), sortes de sections du Parti républicain du peuple, le parti unique, chargées de diffuser dans les campagnes les plus reculées des notions élémentaires d'instruction, d'hygiène et surtout d'éducation civique. Dans le même temps, il continue de réformer en profondeur la société turque. Il octroie le droit de vote aux femmes dès 1930. L'une de ses filles adoptives, Sabiha Gökçen, en passant son brevet de pilote de chasse, devient le symbole de la femme turque émancipée. En 1932, une reine de beauté turque remporte le titre de Miss Univers. Et, trois ans plus tard, 17 femmes députées font leur entrée au Parlement. Entre-temps, Mustafa Kemal a reçu la consécration suprême. En novembre 1934, la Grande Assemblée nationale turque lui octroie le nom de famille d'Atatürk. Mustafa Kemal jouit alors d'une popularité exceptionnelle.

Atatürk meurt le 10 novembre 1938, à l'âge de 57 ans, dans son palais de Cankaya, victime d'une cirrhose du foie. Ces derniers mots furent « au revoir », puis il plongea dans un profond coma avant de mourir. Le pays lui fait des funérailles nationales grandioses et son successeur, Ismet İnönü, encourage le culte de la personnalité qui va se développer autour du héros national: les habitants d'Istanbul défilèrent durant trois jours devant son catafalque avant que sa dépouille ne soit transférée à Ankara. Son corps repose aujourd'hui dans le mausolée, appelé l'Anitkabir. L'œuvre d'Atatürk, pour ses contemporains, n'est pas discutable: il a profondément réformé et modernisé le pays. Mais, note l'historien Sükrü Hanioglu, « la limite principale de cette réalisation exceptionnelle fut son faible impact sur les masses ». Car la Turquie des années 1920-30 restait un pays très majoritairement rural, pauvre et analphabète: beaucoup de paysans, attachés aux traditions religieuses et locales, ne comprenaient pas ou n'adhéraient pas à ces changements imposés depuis Ankara. Par exemple: l'abandon de l'alphabet arabe pour l'alphabet latin a facilité l'accès à la lecture pour les générations futures, mais a coupé une partie du peuple de la culture écrite passée, sans résoudre immédiatement l'analphabétisme.

Ainsi, de Gallipoli à la présidence de la République, Mustapha Kémal a su transformer l'agonie de l'Empire ottoman en la naissance d'une Turquie indépendante et moderne. Officier distingué pendant la première guerre mondiale, chef de guerre victorieux lors de la lutte pour l'indépendance, il devient le fondateur de la République Turque en 1923, puis le grand réformateur. Héros militaire, bâtisseur d'État et réformateur déterminé, il a façonné une nation nouvelle, laïque et républicaine, tout en gouvernant d'une main ferme. Père des Turcs, il laisse l'image d'un fondateur visionnaire, mais aussi l'héritage d'une modernisation inachevée, sous le nom d'Atatürk.